

DE TOUT UN PEU

UNE NOUVELLE ÉTOILE.—Les journaux parisiens, enrégimentés l'éclatant succès obtenu aux Italiens de Paris par une prima donna assoluta, en grand renom, de l'autre côté des Alpes, la Pozzoni.

C'est à elle qu'est échu l'honneur d'être choisie, entre toutes les cantatrices italiennes qui font l'ornement et les délices des théâtres de la Scala de Milan, de la Pergola de Florence, de San Carlo de Naples, pour chanter le principal rôle dans l'Aida de Verdi, sur le théâtre du Caire.

Physiquement, c'est une grande et belle jeune femme d'environ vingt-cinq ans, blonde, comme cela se voit assez souvent dans l'Italie septentrionale: elle est née à Venise, dont elle rappelle le type féminin illustré par Titien et Veronèse: bianco biando e grassotto. Sous le rapport purement vocal, elle est douée d'un organe d'une grande puissance et d'une remarquable étendue. Comme actrice, il y a manifestement en elle l'étoffe d'une tragédienne di primo cartello, avec une tendance peut-être trop marquée à l'exagération de mimique, si commune dans les théâtres d'Italie. Son succès a été complet dans la Lucrezia.

M. le maréchal de MacMahon serait, dit-on, à la veille de faire paraître une très-importante brochure, ayant pour titre: De Châlons à Sedan.

La brochure, cela va sans dire, paraîtrait sans nom d'auteur.

Le bruit court que Don Carlos a reçu un coup de fusil.

Vérification faite, ce n'était qu'un coup de bourse.

Quand Racan, le célèbre auteur des Pastorales, vint à l'Académie française, il se fouilla et ne trouva plus son discours de réception.

Chemin faisant, comme il était venu à pied, il était tombé dans un groupe de chiens affamés et deux levrettes avaient mangé son manuscrit.

C'est pourquoi il ne lut pas de discours. (Voir à ce sujet les Historiettes de Taillemant des Réaux, tome 3.)

Dans une ville de bains. La belle madame X... est en train de chanter son grand air.

Un des assistants, bas, à son voisin: —En voilà une dont on peut dire, comme de l'Alboni, qu'elle a avalé un rossignol.

—Oui... mais elle ne l'a pas digéré!

Tout dernièrement un magistrat municipal, en veine de gaieté, fit publier un arrêt écrit à la main et ainsi conçu:

«Celui qui sera maître dans son ménage pendant toute une journée pourra venir réclamer un sac de blé.»

Un paysan se présente.

—Ah! ah! Jean-Pierre, dit le maire, il paraît que tu mènes ça rondement, mon garçon?

—Dame, pour ça, oui, monsieur le maire.

Et Jean-Pierre fait de la main un signe plus expressif que la parole.

—Mais, nigaud, pourquoi n'as-tu pas porté un sac plus grand?

—Oh! monsieur le maire, cette coquine n'a jamais voulu me permettre d'en prendre un autre.

A propos de l'éclipse qui, l'autre jour, a masqué pour quelques instants l'astre du jour.

C'est à la correctionnelle que la scène se passe:

Le président à l'accusé Gavroche: Votre profession?

—Noircisseur de verres pour les éclipses!...

—Ce sont-là vos moyens d'existence?

—Oh! mon président! j'ai un bon état, mais il y a tant de morte-saison!.....

A propos des papiers de M. d'Arnim.

Sous les Bourbons de la branche aînée, l'ambacérés, ex-prince-archichancelier de l'empire, passait naturellement pour être détenteur de papiers précieux relatifs au règlement de Napoléon Ier.

A peine avait-il rendu le dernier soupir qu'un officier de justice, suivi d'agents, se présentait pour mettre les scellés sur son cabinet.

La première paperasse que l'on trouva était un petit avis au lecteur, ainsi conçu:

«Que monsieur le magistrat ne se donne pas de peine; il ne trouvera ici que des papiers insignifiants.

«C....»

En 1838, le prince de Talleyrand étant à la mort du roi Louis-Philippe alla le voir pour causer encore une fois avec lui.

Le monarque allait se retirer.

—Sire, lui dit le moribond, il est inutile de faire faire les perquisitions d'usage; j'ai tout brûlé.

M. Guizot, quoique d'aspect froid et impassible à la tribune, y dépensait beaucoup de force, parce qu'il appelait «l'action intérieure.»

Quand il entra chez lui après une grande séance, il disait aux siens en montrant ses habits: —Tenez, il y a eu de l'orage à la Chambre.

En effet, ses habits étaient trempés comme s'il eût subi une averse diluvienne. La sueur qui inondait son corps baignait le linge.

Alors il se déshabillait et se mettait au lit. Le lendemain, avant le jour, il se levait, prenait un repas et se mettait au travail.

Le palais de la Légion-d'Honneur est reconstruit; on s'occupe de relever les autres ruines de la Commune. Il n'y a plus que peu à faire au palais de Justice; l'Hôtel-de-Ville va sortir de terre. On songe aussi aux palais situés extra-muros, par exemple à Meudon. Si Meudon est rebâti, on y fera un prytanée. Même chose à Saint-Cloud, où l'on se propose, paraît-il, d'établir une grande école d'état-major, projetée depuis deux ans. L'ancienne résidence des rois ne serait donc plus qu'un établissement militaire servant de couronnement aux autres écoles.

Hélas! nous n'en sommes pas encore là! Saint-Cloud, brûlé par les prussiens, n'est plus qu'un monceau de décombres.

LE NOUVEAU LIVRE DE VICTOR HUGO.—Le Rapport vient de commencer la publication d'une œuvre nouvelle de Victor Hugo, qui paraîtra prochainement en volume.

Sous ce titre, Mes Fils, le grand poète racontera (avec quel sentiment ému et élevé!) la vie de ces deux jeunes hommes de talent, enlevés sitôt à la littérature et à la démocratie, et dont la mort précipitée a teint de deuil sa vieillesse.

Qu'elle semblait heureuse et bénie la famille du poète aux jours de 1830! Comme elle prenait joyeusement possession de la vie! Quels accents admirables, presque inconnus jusqu'alors elle inspirait à ce génie fort et charmant! Et, cependant, elle a été frappée coup sur coup, cette aurore s'en est allée peu à peu, et de ces beaux fronts dorés que les Feuilles d'Automne, les Chants du Crépuscule nous avaient fait connaître et aimer, il ne reste plus à l'illustre poète qu'une fille et deux petits enfants.

En commençant Mes Fils, M. Hugo jette un regard sur ce beau printemps de sa vie; rien n'est plus touchant que les lignes suivantes, qui rappellent ce que le poète a écrit de plus beau et de plus ému, sur les joies et les douleurs du foyer domestique:

«Un homme se marie jeune; sa femme et lui ont à eux deux trente-sept ans. Après avoir été riche dans son enfance, il est devenu pauvre dans sa jeunesse, il a habité des palais de passage, à présent il est presque dans un grenier. Son père a été un vainqueur de l'Europe et est maintenant un bricard de la Loire. Chute, ruine, pauvreté. Cet homme, qui a vingt ans, trouve cela tout simple, et travaille. Travailler, cela fait qu'on aime; aimer cela fait qu'on se marie. L'amour et le travail, les deux meilleurs points de départ pour la famille; il lui en vient une. Le voilà avec des enfants. Il prend au sérieux toute cette aurore. La mère nourrit l'enfant, le père nourrit la mère. Plus de bonheur demande plus de travail. Il passait les jours à la besogne, il y passera les nuits. Qu'est-ce qu'il fait? peu importe. Un travail quelconque.

«Sa vie est rude, mais douce. Le soir, avant de se mettre à l'œuvre jusqu'à l'aube, il se couche à terre, et les petits montent sur lui, riant, chantant, bégayant, jouant. Ils sont quatre, deux garçons et deux filles.

«Les années passent, les enfants grandissent, l'homme mûrit. Avec le travail, un peu d'aisance lui est venue. Il habite dans de l'ombre et dans de la verdure, aux Champs-Élysées. Il reçoit là des visites de quelques travailleurs pauvres comme lui, d'un vieux chansonnier appelé Béranger, d'un vieux philosophe appelé Lamennais, d'un vieux proscrit appelé Chateaubriand. Il vit dans cette retraite, rêveur, s'imaginant que les Champs-Élysées sont une solitude, destiné pourtant à la vraie solitude plus tard. S'il écoute, il n'entend que des chants. Entre les arbres et l'eau, il y a les oiseaux; entre les hommes et lui, il y a les enfants.»

Depuis quelque temps beaucoup de prêtres s'étaient mis à faire du journalisme; plusieurs journaux cléricaux de province étaient même rédigés en entier par des ecclésiastiques.

M. Guibert, et après les archevêques de Besançon et de Bordeaux, viennent d'interdire au clergé de leur diocèse d'écrire dans les journaux.

Cette mesure a été prise à la suite des lettres publiées par les abbés Guichetou et Maury, combattant le dogme de l'infaillibilité papale et demandant l'abolition du célibat des prêtres.

Tous deux, du reste, ont été rejoindre à Genève l'abbé Maréchal, le successeur de l'ex père Hyacinthe.

L'Angleterre vient de célébrer le quarante-neuvième anniversaire de la création de son premier chemin de fer.

C'est le 27 septembre 1825 que Georges Stephenson conduisit lui-même pour la première fois, de Stokton à Darlington, une locomotive de son invention qu'il nomma Locomotion.

La distance de 20 milles [32 kilomètres] fut franchie en cinq heures, ce qui sembla, à l'époque, prodigieusement court.

Les Anglais, qui sont des gens pratiques, constatent que cette machine rapporta à ses

propriétaires le premier dividende de chemin de fer. Il était de 2 1/2 par 100.

Cette machine pesait huit tonnes et n'était munie que d'un seul tube [les locomotives modernes possèdent jusqu'à cent tubes]. Locomotion marcha vaillamment pendant trente années. Après ce laps de temps elle fut reléguée à Crook, où elle servit de machine à pomper jusqu'en 1857. Elle fut alors réparée, remise dans son état primitif et placée sur un piédestal, à la station de Darlington, où l'on peut la voir actuellement.

Le successeur de Stephenson fut Timothée Hackworth. Sa locomotive, Royal George, était montée sur six roues de quatre pieds dix pouces de diamètre. Elle avait un double tube à échappement, avec un générateur plus perfectionné que celui de Locomotion. Elle faisait neuf milles (quatorze kilomètres) à l'heure, ce qui dénotait déjà une supériorité réelle.

M. Vuillot, le rédacteur en chef de l'Univers est en ce moment très-gravement malade.

J. J. Weiss a publié dans Paris Journal une étude intéressante sur M. Guizot. Nous en citons la conclusion:

Trois traits se détachent en M. Guizot qui, parmi les hommes d'Etat de son temps, le mettent hors de pair: il a eu une doctrine, adoptée à un moment de l'histoire; il en a tiré ce qu'elle comportait pour son pays de prospérité, de liberté, d'ordre, de justesse et de force; on ne lui a opposé, à l'époque où il a fourni sa carrière, aucun autre plan de politique qui valût manifestement mieux que le sien. Que veut-on de plus? à moins qu'on n'exige un premier consul ou un Henri IV, un Frédéric II ou un Bismarck, ce que le monde ne fournit pas tous les jours.

Les événements qui ont suivi la chute de M. Guizot ne sont pas faits pour le diminuer au profit de ses anciens rivaux ni pour jeter de l'ombre sur la part de gloire qu'il s'est acquise. On ne lui trouvait pas un libéralisme assez ample! Il s'est montré en tout cas un peu plus ferme en ses maximes de liberté que ceux de ses adversaires que nous avons vus briser des presses au 13 juin, rédiger en 1852 la loi du 17 février, révoquer la censure administrative sous la forme de l'avertissement et de l'autorisation préalable, élever au rang d'institution fondamentale l'état de siège perpétuel et universel. Il avait trop sacrifié à la paix! Les républicains qui le poursuivirent en 1840 d'invectives meurtrières, pour avoir laissé écraser Méhémet-Ali à sept cents lieues de nous, les républicains sont devenus à leur tour, en 1848, les maîtres du gouvernement; et qu'ont-ils fait, dans une situation européenne beaucoup plus propice aux revendications armées de notre part que ne l'était celle de 1830 et celle de 1840? Ils ont continué son système de paix; ils ont laissé écraser Charles-Albert sur nos frontières, à portée de notre main. Il avait défendu avec une obstination invincible l'alliance anglaise! Napoléon III a paru; c'est l'alliance anglaise qu'il a d'abord demandé la force; il lui doit la plus belle page de son règne, l'une des plus belles de nos annales. Il avait enfin pratiqué fidèlement l'ancienne politique d'équilibre, de préférence à la politique naissante des nationalités! On a eu après lui d'autres principes; ils ont porté leurs conséquences extrêmes; le drapeau allemand flotte sur la ville impériale de Metz et sur la cité germanique de Strasbourg. M. Guizot a suivi tous ces événements du fond de sa retraite, mais sans se permettre d'en tirer lui-même la justification qu'ils lui apportaient.

Il avait trop d'orgueil pour daigner confondre sous leurs contradictions ses ennemis d'autrefois; il avait trop de patriotisme pour que l'épouvantable catastrophe de 1870 et 1871 laissât place dans son âme à un autre sentiment que celui d'une amère douleur. Nous ne sommes pas tenu pour lui à la même réserve, et et nous pouvons dire que, durant la dernière partie de son existence, il a assisté à la longue démonstration par l'absurde de la sagesse de sa politique. Wer lebt hat Recht! dit un proverbe allemand dont on apprend à goûter la saveur lorsqu'une fois on s'est résigné à vivre et à vieillir. Tombé du pouvoir au milieu des malédictions populaires, M. Guizot a vécu, et il a été vengé. J.-J. WEISS.

Un nouveau miracle, dont une lettre particulière nous apporte le récit, s'est produit à Lourdes, le 8 septembre, jour du grand pèlerinage, et qui a eu pour témoin plus de dix mille personnes.

C'est un témoin oculaire qui parle:

«La sœur de sous-chef de gare de Tarbes, mademoiselle Cavaignac, habitant Bordeaux, avec sa famille, était venue à Lourdes pour être guérie, par l'intercession de la très sainte Vierge, d'une cruelle maladie contre laquelle tous les secours de la science avaient été impuissants.

«Cette jeune personne a cinq frères, dont un médecin, et tous plus ou moins libres penseurs. Ceux-ci, particulièrement le docteur, étaient convaincus, en voyant partir leur sœur dans un état désespéré, qu'elle n'en reviendrait pas.

«La pauvre malade est portée à la grotte, et à peine a-t-elle touché l'eau de la source bénie, qu'elle se relève et s'écrie rayonnante de bonheur et de reconnaissance: «Je suis guérie!» Et, en effet, elle avait reconvré toutes ses forces et toute la liberté de ses mouvements.

«Une immense acclamation d'enthousiasme accueille ce miracle dont la nouvelle est aussitôt transmise par le télégraphe à la famille.

«Le frère médecin, le plus incrédule de tous, accourt en grande hâte, et à l'aspect de sa sœur en pleine santé il est bouleversé, terrassé comme St. Paul sur le chemin de Damas. Pareil à Thomas, il a cru parce qu'il a vu! Sa conversation soudaine a été si sincère et si complète, qu'il a manifesté le désir d'entrer dans les Ordres.

«Que vont dire messieurs les libres penseurs de ce double miracle: la guérison de la sœur dans son corps et la guérison du frère dans son âme? Pourront-ils et oseront-ils nier que le doigt de Dieu est là?

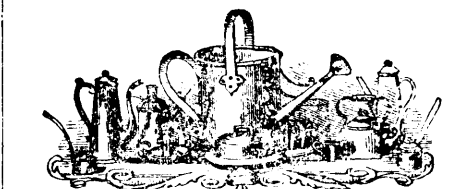
PRÉSENTS DU JOUR DE L'AN.

L. A. LAPOINTE, Chapelier-Manchonier, 53 RUE ST. JEAN, (Près la Poste), QUEBEC.

Les personnes qui désirent faire de magnifiques présents du jour de l'an peuvent aller visiter l'établissement de M. L. A. LAPOINTE. Messieurs les membres du Clergé sont spécialement engagés à faire une visite: ils trouveront des Casques de Loure, Mouton de Perse, Loure piquée et naturelle, Mitaines et Gants de Pelletterie en tous genres, dans le dernier goût et le mieux fini. Manteaux, Collettes, Manchons pour Dames et enfants.

INSTITUT TÉLÉGRAPHIQUE DE LA PUISSANCE.

Des classes de jour et du soir ont été rouvertes le 12 courant. Les Dames et Messieurs qui désirent se qualifier comme Opérateurs Télégraphiques voudront bien s'adresser, personnellement ou par lettre, au No. 75, Rue St. Jacques, Montréal.



VITAL GRENIER. FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR POSEUR DE TUYAUX A GAZ APPAREILS ET FOURNAISES A VAPEUR. 268, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

Il a toujours en mains un assortiment considérable de Ferblanterie, Ferronnerie, Bains et Glacières, Poêles de Cuisine et de Passage. Tout ordre exécuté avec goût, promptitude et à bas prix.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT. - - \$4,000,000.00

Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées en équité et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS:—HON. JOHN YOUNG, Président. J. F. SINCENNES, Vice-Président. ANDREW ROBERTSON, J. R. THIBAUDEAU, L. A. BOYER, M. P. JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON. Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON. Gérant Général, ALFRED PERRY. Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS:—BANQUE DE MONTREAL. BANQUE DU PEUPLE.